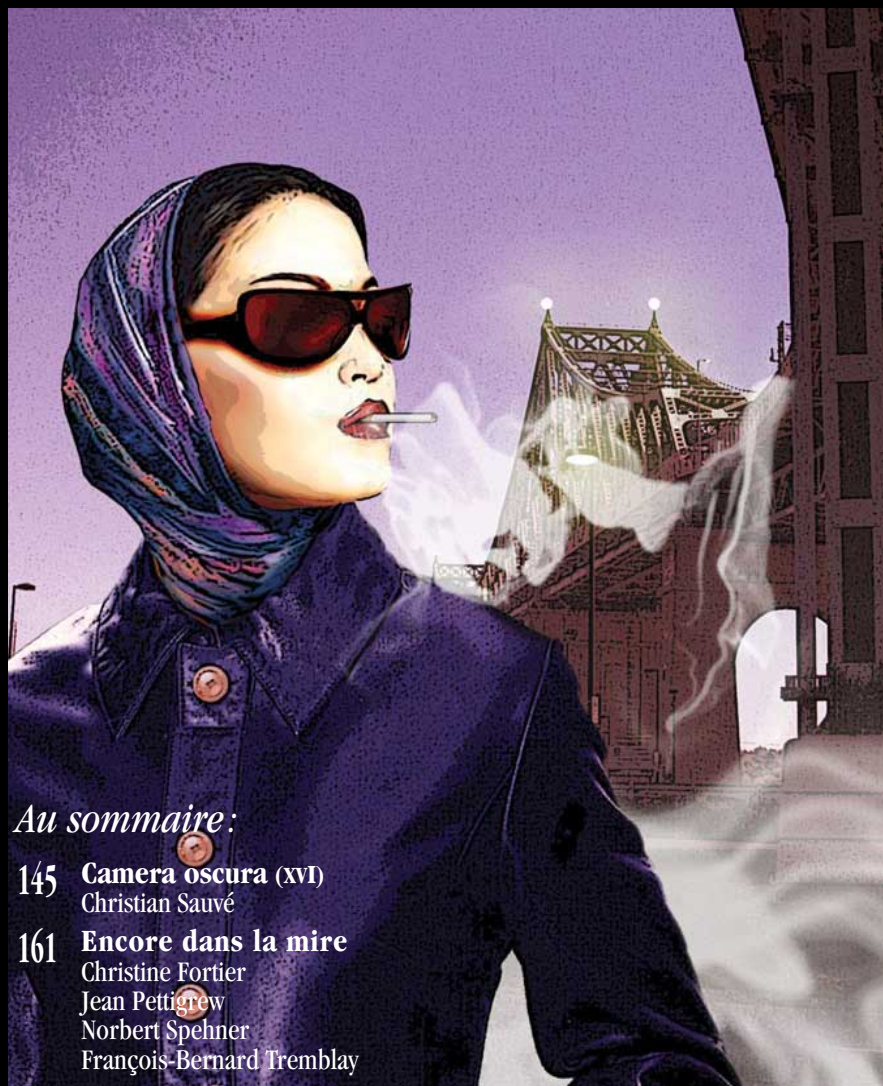


ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (xvi)**
Christian Sauvé
- 161 **Encore dans la mire**
Christine Fortier
Jean Pettigrew
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay

N° 16

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 15 L'ARTISAN FERRANDE DU POLAR 7,95 \$

Abonnez-vous!

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses):

Québec et Canada: 27 \$

États-Unis: 27 \$US

Europe (surface): 32

Europe (avion): 35

Autre (surface): 40 \$

Autre (avion): 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site:

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à:

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom: _____

Adresse: _____

Veillez commencer mon abonnement au numéro:

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 16 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 16 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne: septembre 2005

© **Alibis et les auteurs**



Après quelques années d'expérience, *Camera oscura* voit maintenant venir la saison estivale hollywoodienne avec un haussement de sourcils sceptique. L'été, c'est bien connu, est consacré aux films que veulent voir ceux qui n'ont plus à aller à l'école.

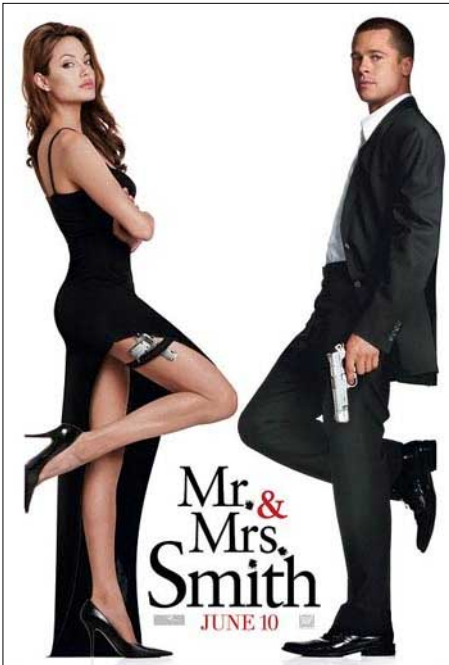
Aucune surprise, donc, à ce que l'été 2005 paraisse, jusqu'à la dernière minute, vide de tout contenu. Puis août est arrivé, amenant avec lui une poignée de films qui, sans être tout à fait satisfaisants, ont su atténuer une disette prolongée. Pour le reste, il a fallu se fier au club vidéo. Voyons donc la moisson du trimestre...

Violence conjugale

L'affiche de **Mr & Mrs Smith** [v.f.] promet tout et ne dévoile rien, comme toute bonne pub : on y voit deux des acteurs les plus courus du moment (Angelina Jolie et Brad Pitt), armés, séduisants et se faisant face sans se regarder. Quoi de plus approprié pour annoncer une comédie d'action où mari et femme découvrent l'identité secrète de leur partenaire comme assassin de premier ordre ?

L'idée était prometteuse et la bande-annonce tout autant. Ce n'est qu'au visionnement du film que l'on sent tout le potentiel du concept s'effriter sous nos yeux, martelé par une réalisation inappropriée qui semble tout ignorer du côté léger de la prémisse. S'il faut blâmer quelqu'un pour l'insatisfaction que suscite **Mr & Mrs Smith**, ce n'est pas tant le scénariste, Simon Kinberg, que le réalisateur, Doug Liman, qui gaspille le matériel qu'on lui a donné.

Il n'est pas particulièrement utile de préciser que l'amorce du film elle-même est complètement fantaisiste : des assassins ennemis, prétendument experts, mariés l'un à l'autre, ne s'aperçoivent pas – ne se doutent même pas – que quelque chose ne va



146

pas... Des compagnies rivales de tueurs, opérant aux États-Unis, peut-être sous les ordres du gouvernement... Des cascades impossibles durant tout le film... Non, il est plus approprié de dire que ce type de matériel demande une réalisation tout aussi débridée. Michael Bay, sous la surveillance de Jerry Bruckheimer, aurait pu faire justice à l'absurdité grandiloquente du scénario à l'aide d'une réalisation forte en images parfaites, en prises de vue démentes et en effets spéciaux gonflés à l'adrénaline. Si c'est écrit comme un *blockbuster*, il faut le réaliser comme un *blockbuster*.

Mais Doug Liman a d'autres idées. Pour une raison ou une autre, chacun de ses films est plus ordinaire que le précédent, et après **Swingers**, **Go** et **The Bourne Identity**, **Mr & Mrs Smith** ne brise pas la tendance : Liman tente désespérément d'appliquer une approche réaliste au scénario (la même approche qui avait provoqué un tel ennui dans de **The Bourne Identity**), et le résultat est insatisfaisant. Qui plus est, Liman ne sait toujours pas comment tourner une scène d'action : celles de **Mr & Mrs Smith** sont tellement charcutées que l'on ne constate qu'après coup ce

qui vient de se passer. La poursuite en mini-fourgonnette est un exemple parfait, mal monté et filmé en couleurs fades, qui ne fait rien pour provoquer le divertissement recherché.

S'ajoutent également des doutes sur certains éléments moins amusants du scénario. Peu importe le charme des acteurs et le sourire en coin de l'intrigue, il y a un sentiment d'inconfort palpable à voir mari et femme se taper dessus et tenter de s'assassiner dans leur propre demeure, un sentiment qui – vous l'aurez deviné – n'est pas rendu moins perceptible par l'approche « plus vraie que vraie » de Liman. À cet égard, le scénario est loin, loin de **Kramer vs Kramer** et un peu trop près de **Enough** !...

Ceci étant dit, malgré tout ce potentiel gaspillé, il reste quand même quelques points forts au film. Angelina Jolie et Brad Pitt jouent essentiellement d'excellentes caricatures de leurs rôles habituels : elle, sophistiquée et séduisante ; lui, charmant et un peu bête. Il y a deux ou trois scènes remarquables, dont une méga-fusillade au ralenti pour conclure l'intrigue alors que l'harmonie règne à nouveau entre rivaux réunis. De temps en temps, un détail, une réplique, une expression comique des acteurs nous donne une idée de ce qu'aurait pu être ce film entre de meilleures mains. Peut-être verrons-nous un remake supérieur d'ici une trentaine d'années ?

147

Bon sujet mal fait, et vice-versa

Les férus d'aventures militaires n'ont pas été laissés pour compte durant la saison estivale 2005 avec **The Great Raid** et **Stealth**, bien que dans les deux cas il serait exagéré de parler de réussites.

Les lecteurs les plus attentifs auront repéré, en lisant *Camera oscura* au tout début de 2004, la mention « **The Great Raid** [v.o.] : bientôt à l'affiche ». Longtemps retardé et conservé dans les voûtes du studio Miramax, le film a finalement été distribué à petite échelle durant l'été 2005. Ce type de délai n'est jamais bon signe, trahissant soit des problèmes de postproduction ou bien un manque de confiance du studio dans le potentiel commercial du film.

À première vue, on pourrait s'étonner d'une telle hésitation. Après tout, **The Great Raid** aborde un sujet d'une certaine ampleur : une mission de secours visant à libérer près de cinq cents prisonniers américains lors des derniers jours de la Deuxième

Guerre mondiale. En ces temps où l'armée américaine ne commet jamais d'erreurs, quoi de mieux qu'un bon film *rah-rah-rah* pour vanter les mérites d'une opération de rescousse à la **Saving Private Ryan**, multipliée par 500 ?

Hélas, c'était sans compter l'exécution molle du film. Ce qu'il y a de plus exceptionnel à propos de **The Great Raid**, c'est l'impression que le film aurait pu être réalisé au début des années 1960, puis conservé dans une capsule et projeté des décennies plus tard. Tout évoque les films d'époque : la réalisation sans artifice, les dialogues peu subtils, même la représentation des stéréotypes ethniques (tous les Américains sont bons, tous les Japonais sont méchants, et ainsi de suite) évoquent une ère du cinéma délibérément plus simple et plus lente. Ici, aucun recul ni aucune remise en question.

Il n'y a rien de strictement mauvais dans la manière dont on a dramatisé les événements du film et porté tout ça à l'écran. Mais il n'y a rien non plus pour éveiller mieux qu'un intérêt passager. **Windtalkers**, de John Woo, pour ne prendre que l'exemple du dernier « grand » film à traiter de la campagne du Pacifique, souffrait d'un scénario décevant, mais l'intérêt du film avait au moins le mérite d'être rehaussé par une réalisation saisissante.

On peut présumer que le film trouvera un public sur vidéo, peut-être un public plus âgé et plus patient pour lequel une bonne vieille histoire racontée sagement n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Mais réussira-t-il à trouver un public plus large ?

Ce qui est amusant, c'est que John Dahl, le réalisateur de **The Great Raid**, est un peu plus jeune que Rob Cohen et c'est pourtant



ce dernier qui est devenu, depuis **The Fast And The Furious** et **XXX**, un des réalisateurs les plus branchés du moment. Fin connaisseur des scènes d'action et féru des caméras virtuelles, Cohen semble rivaliser avec lui-même pour que chacun de ses films soit plus rapide, plus tonitruant et plus énergétique que les précédents. Hélas, il paraît également choisir ses scénarios avec de moins en moins de discernement. Avec **Stealth** [Furtif], il atteint à la fois de nouveaux sommets et de nouvelles profondeurs.

L'histoire est initialement bête à en grincer des dents : trois jeunes pilotes d'essais doivent composer avec l'arrivée d'un nouveau coéquipier, une intelligence artificielle volante qui a le potentiel de révolutionner l'art des combats aériens modernes. Après les discussions d'usage sur la valeur des humains vis-à-vis celle des ordinateurs, l'inévitable se produit et un éclair détraque la machine, qui doit ainsi être neutralisée en plein vol par nos trois braves protagonistes. Quelques complications viennent rehausser le début du troisième acte, sans parvenir tout à fait à dissiper l'impression qu'il s'agit d'un scénario d'une imbécillité à peine imaginable. Même les civils qui ignorent tout de l'aviation navale se surprendront à s'exclamer : « C'est impossible ! ». Absurdités et invraisemblances se bousculent à l'écran à une vitesse telle que l'on a de la difficulté à contenir son indignation.

Mais...

De un, **Stealth** reste tout de même ce qui ressemble le plus aux techno-thrillers d'aviation qui ont fait les bons jours de Dale Brown, Stephen Coonts et compagnie. Les amateurs de ce genre



d'histoires y trouveront au moins une atmosphère similaire, et ce, même si le manque flagrant d'exactitude technique s'avère un irritant quasi constant.

De deux, Cohen peut fort bien ne pas savoir distinguer une bonne histoire d'une mauvaise, il sait tout de même comment réaliser des scènes d'action et sa fascination pour les caméras virtuelles lui permet de donner toute une dose d'énergie au film : la caméra entre et sort des avions, se promène du pilote au missile, tourne et vole encore plus vite que les bolides supersoniques qui sont au centre de l'histoire. Une scène située près d'un dirigeable (!) de ravitaillement *high tech* est un chef-d'œuvre de mauvais concepts rendus inconséquents par l'énergie de la réalisation.

Cohen fait un si bon travail, en fait, qu'après un départ cahoteux, **Stealth** tombe en panne sèche seulement à dix minutes de la fin. Malgré le mauvais scénario, malgré les invraisemblances, malgré les objections morales que l'on peut ressentir à voir des personnages maintenir la supériorité de l'intelligence humaine, malgré les mésaventures militaires de l'administration Bush II, **Stealth** réussit à satisfaire par la seule force de son inertie cinématique. Sans être un choix vidéo recommandé, le film de Cohen a sa part de moments « wow ! » qui justifient son visionnement – pour ceux qui aiment ce genre de chose, bien entendu. John Dahl et Doug Liman pourraient certainement s'en procurer une copie pour en apprendre un peu plus sur comment mener un film divertissant...

Spécialistes au travail

Quelque part entre les chefs-d'œuvre et les films ordinaires se trouvent les œuvres de spécialistes : les films bien faits, menés par des gens qui savent ce qu'ils font. Des œuvres d'un genre particulier qui ont comme ambition de livrer une bonne histoire bien racontée. Ce qui nous amène à parler d'un western moderne et d'un thriller de haute tension à haute altitude, tous deux réalisés par des réalisateurs d'expérience.

À première vue, il est facile de distinguer **Four Brothers** [Quatre frères] d'un western. Situé dans un Détroit hivernal et contemporain, le dernier film de John Singleton ne comporte ni sable ni chevaux. Mais les différences deviennent moins importantes quand on s'intéresse à l'intrigue, une histoire de vengeance

où quatre frères remuent tout sur leur passage pour élucider le meurtre de leur mère adoptive, s'attaquant aux filous qui contrôlent leur voisinage. Singleton, bien sûr, est reconnu pour ses drames urbains (tel **Boyz in the Hood**) et c'est un peu pourquoi **Four Brothers** ne s'éloigne pas souvent des quartiers pauvres de la grande ville, là où le crime est une carrière convenable et où les fusillades sont monnaie courante. Remplacez les chevaux par des SUVs, le désert par la neige d'un lac glacé et vous êtes déjà à mi-chemin vers le western moderne.

Les quatre frères du titre sont des durs de durs, des enfants adoptés par une quasi-sainte quand personne d'autre ne voulait s'en charger. Quand elle est assassinée dans ce qui semble être un vol à l'étalage qui tourne mal, les quatre frères (pas tous de la même couleur et certainement pas tous du même tempérament) doivent s'unir pour briser quelques crânes et trouver la vérité. Leur enquête mènera à quelques poursuites, à deux ou trois échanges de coups de feu, à des visites dans des établissements malsains et à une



conclusion au milieu de nulle part...

Ce n'est pas particulièrement raffiné, mais c'est fort bien fait. Malgré un éparpillement et un ton qui oscille entre

le comique et l'action, **Four Brothers** livre de la bonne marchandise et tient son auditoire pendant presque tout son déroulement. Comme drame criminel, on a vu bien pire : les personnalités des quatre frères font en sorte qu'il y a un peu plus qu'une simple histoire de vengeance pour nous intéresser. Mark Wahlberg et André Benjamin livrent de bonnes performances et l'aventure est assortie d'un drame familial convenable. Sans être un chef-

d'œuvre, il s'agit d'un retour satisfaisant pour Singleton, après des films ordinaires tels **Shaft** et **2 Fast 2 Furious**.

Quand à Wes Craven, bien connu pour ses films d'horreur (**A Nightmare on Elm Street**, **Scream...**), il s'éloigne à peine de ses propres sentiers battus avec **Red Eye** [**Vol sous haute pression**] pour passer de l'horreur au thriller *high concept*.

Imaginez : vous êtes à bord d'un vol de nuit bondé quand votre voisin vous demande calmement de faire un appel tout à fait anodin, sans quoi on assassinerait un membre de votre famille. Bien sûr, votre appel facilitera la vie à quelques terroristes, mais qu'est-ce qu'un tel détail quand il n'y a pas d'issue de toute façon, à plus de 10 000 mètres au-dessus du sol ?

Dans les premiers deux tiers de **Red Eye**, il y a une pureté admirable dans le fait de volontairement s'enfermer dans un avion et de réduire l'intrigue à une longue conversation entre deux personnes assises l'une à côté de l'autre. Hitchcock aurait été fier d'une prémisse de la sorte. Ce n'est pas non plus un accident si le scénariste Carl Ellsworth avoue avoir été inspiré par **Phone Booth**. Craven sait comment faire monter la tension : malgré le rythme un peu lent, **Red Eye** n'est que très rarement ennuyeux – du moins lorsque l'avion est dans les airs.

Car les choses se dégradent dès que nos personnages remettent les pieds sur terre. Après une conclusion explosive plutôt excitante, le film dévie vers un long épilogue où, Craven revenant à

152



Photos : Dreamworks



ses racines **Scream**, l'on s'engage dans un jeu répétitif de chasse entre chat et souris à l'intérieur d'une immense maison. Loin de faire avancer les choses, les dix dernières minutes sapent une partie de l'impact du film et laissent les spectateurs beaucoup moins enthousiastes quant aux vertus de l'ensemble.

Mais il y a indéniablement quelque chose à apprendre dans la façon dont est mené l'essentiel de **Red Eye**. Cilian Murphy a rarement été aussi efficace dans le rôle du méchant « facilitateur », alors que l'actrice canadienne Rachel McAdams joue bien l'héroïne et récolte ainsi son premier rôle intéressant de 2005 après une performance tout à fait ordinaire dans **Wedding Crashers**. Le suspense s'écrase après l'atterrissage, mais à ce moment-là on en a déjà assez vu pour être content. Du travail de pro, malgré quelques accros.

Déjà sur les tablettes de votre club vidéo

Devant une si pauvre moisson au cinéma, on ne blâmera personne d'aller voir ce qui est disponible sur les tablettes du club vidéo le plus près. Pour ceux qui sont habitués de tout voir au grand écran, le club vidéo offre l'occasion d'obtenir trois types de films bien particuliers : les œuvres américaines destinées directement au marché vidéo, les films étrangers et les petits films trop vite disparus des cinémas. Dans les trois groupes, on trouvera des nullités et des déceptions. Mais pour vous éviter de revenir à la maison avec des choix particulièrement horribles, concentrons-nous sur trois films injustement oubliés jusqu'ici.

Certains films sont victimes des circonstances, et leur parution peut être affectée par des facteurs qui n'ont rien à voir avec leur qualité. Exemple parfait : **Buffalo Soldiers [Soldats sans bataille]**, une comédie très noire sur la vie militaire, qui a connu sa première représentation le 10 septembre 2001 au Festival du film de Toronto. La journée suivante, les représentations cyniques des soldats américains perdaient soudainement leur attrait. Le film a finalement connu une sortie confidentielle en salle au milieu de 2003, arrivant sur DVD peu après.

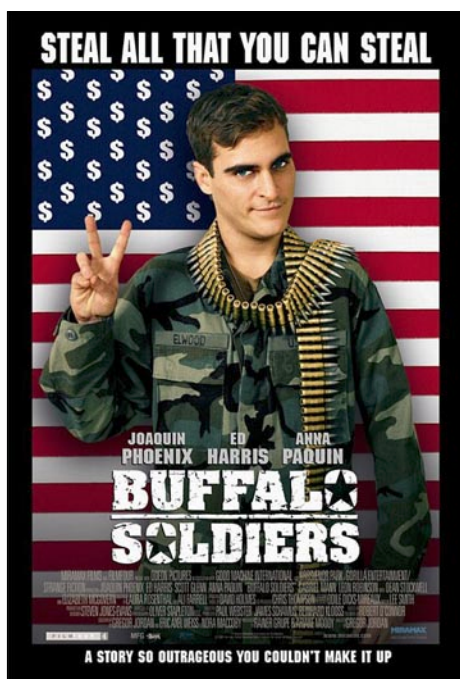
Lorsqu'on voit le film maintenant, il n'y a plus de questions à se poser sur le profil très discret qui lui a été donné. **Buffalo Soldiers** est l'histoire d'un soldat qui préfère passer plus de temps à vendre des marchandises militaires sur le marché noir qu'à rendre des services à l'oncle Sam ; le film jette un regard grinçant

de cynisme sur le comportement des soldats en temps de paix. Stationnés en Allemagne en 1989, certains d'entre eux passent leur temps à consommer des substances illégales, à filouter l'inventaire de l'armée et à se chamailler. Notre protagoniste, laissé à lui-même par un officier supérieur incompetent, est un expert pour exploiter le système à son avantage. Mais le bon temps tire à sa fin quand arrive un sergent qui ne peut tolérer aucune corruption. Qui plus est, il a une très jolie fille qui ne rêve que d'en faire voir de toutes les couleurs à son père...

Satirique à souhait, **Buffalo Soldiers** s'inscrit dans un courant d'humour sombre qui n'est pas étranger à des œuvres telles **M.A.S.H.** ou bien **Catch-22**. L'absurdité de la vie militaire est décrite avec hyperboles, et l'image des soldats en tant que corps d'élite représentant ce qu'il y a de meilleur dans la société américaine en prend un coup. La première demi-heure du film est amusante, avec quelques scènes d'un humour noir remarquable et une réalisation aussi dynamique que le suggère le scénario.

Ce n'est que par la suite que le film s'embourbe progressivement dans des propos de plus en plus noirs sans nécessairement

154



conserver sa veine humoristique. La réalisation perd également de son énergie et, quand tout se termine sur des douzaines de morts futiles, on en vient à se demander où est passée la touche légère et assurée du début du film. Un épilogue remettant l'horloge à zéro ne réussit pas à faire oublier le manque de contrôle du troisième acte.

Le film **Cidade de deus** [*City of God*; *La Cité de dieu*] offre une expérience cinématographique beaucoup plus satisfaisante. À vrai dire, cette œuvre n'est pas tout à fait inconnue : succès boeuf dans son Brésil d'origine, récipiendaire de plusieurs récompenses – y compris quatre nominations aux Oscars 2004 –, **Cidade de deus** est disponible sur les tablettes du club vidéo depuis un moment, mais ce ne devrait pas être une excuse pour ne pas en parler, d'autant plus qu'il s'agit d'une œuvre plus intéressante que tout ce qu'il y a en salle en ce moment.

Mosaïque visant à représenter la vie dangereuse au sein des *favelas* entourant Rio de Janeiro, **Cidade de deus** est à la fois un film de gangster, un drame social et une aventure où un jeune homme parvient à se tirer d'une très mauvaise situation. **Cidade de deus** se compare avantageusement aux films *from the 'hood*, sauf que même les quartiers les plus pauvres et désespérés des

155



Photo : Miramax

pires métropoles états-uniennes sont encore dix fois plus civilisés que la loi de la jungle qui règne dans les taudis de Rio de Janeiro.

Réalisé avec astuce et énergie, **Cidade de deus** réussit à jongler avec plus d'une douzaine de personnages à travers une décennie d'événements, et ce, dans un film de 130 minutes. Les

réalisateurs Fernando Meirelles et Kátia Lund varient leurs techniques de réalisation pour renouveler l'intérêt du film à intervalles réguliers, créant une pièce de cinéma excitante, absorbante et tout à fait réussie. On voit comment les grandioses plans d'ingénierie sociale prévus pour « la cité de Dieu » ne donnent pas les résultats escomptés. On comprend les facteurs qui poussent des enfants à s'engager dans une vie liée au crime malgré les dangers d'une telle décision. On assiste au passage d'une époque alors que la jeune génération parvient toujours à prendre la place de ses aînés, souvent de façon très violente...

Ce n'est certainement pas pour les âmes sensibles, mais c'est sans contredit un des films les plus réussis de 2003. Si vous l'avez manqué jusqu'ici, n'hésitez pas à y jeter un coup d'œil dès que possible.

Pendant que vous êtes au club vidéo, profitez-en pour étudier le boîtier du film **Silver City [Silver City : La Montagne électorale]**, écrit et réalisé par John Sayles. Ceux qui ont vu **Lone Star** savent tout de l'intelligence avec laquelle ce scénariste/réalisateur peut traiter d'un sujet compliqué. Avec **Silver City**, Sayles ne vise rien de moins qu'à démanteler l'idéologie néo-conservatrice en vogue aux États-Unis... y compris à dénoncer les leaders politiques fantoches manipulés par des intérêts occultes.



Le tout commence de façon presque amusante, alors qu'un candidat en plein tournage de publicité électorale attrape accidentellement, à la pêche, un corps flottant dans un lac. Son conseiller politique principal s'empare immédiatement de l'affaire, graisse la police locale pour que tout reste sous silence et demande à un détective privé d'élucider toute l'affaire, au cas où l'événement ne serait pas accidentel. Mal lui en prendra, parce que le détective privé est un ex-journaliste toujours idéaliste, qui ne s'arrêtera devant rien pour remonter la piste – même quand, ironiquement, elle pointe vers le candidat lui-même...

Disons-le tout de suite: **Silver City** est un thriller presque complètement intellectuel. Guère d'action physique dans ce film

aux moyens modestes, mais beaucoup de talent en avant et à l'arrière de la caméra. La réalisation toute simple de Sayles cache une technique beaucoup plus astucieuse qu'on pourrait l'imaginer. De plus, ses talents ont de quoi attirer une distribution impressionnante qui comprend Richard Dreyfuss, Thora Birch, Maria Bello, Miguel Ferrer, Billy Zane, Kris Kristofferson et Daryl Hannah. Mais c'est Chris Cooper qui vole la vedette comme politicien bête et naïf qui, quand on ferme les yeux, sonne exactement comme un certain président américain...

La ressemblance n'est pas accidentelle. Alors que notre protagoniste remonte la piste de l'énigme, il en vient à toucher aux pires secrets de la communauté où il habite : les travailleurs illégalement immigrés qui sont exploités par la communauté blanche, la collusion entre des hommes d'affaires et les politiciens pour réécrire les lois environnementales à leur avantage, les plans pour « libérer les ressources cachées sous les parcs », la façon dont l'influence et l'argent peuvent détruire les médias et cacher la vérité... et ainsi de suite. Terriblement familier, direz-vous ! Et **Silver City** présente parfois une atmosphère semblable à celle de **Chinatown** : celle d'un système où la corruption et le pouvoir abusif sont essentiels à tout ce qui nous entoure. Sans être trop insistant, Sayles réussit à livrer une critique raffinée de l'idéologie néo-conservatrice tout en mettant l'accent sur son héros et les problèmes qu'il rencontre. Le rythme du film est un problème (on ne blâmera aucun spectateur de penser qu'il ne se passe rien pendant trop longtemps), mais pour ceux qui ont la patience de s'investir dans une histoire pendant deux bonnes heures, **Silver City** constitue un choix respectable.

The Constant Gardener

Quiconque a vu **Cidade de Deus** (2002), le film coup de poing qui a fait connaître Fernando Meirelles, sait que le réalisateur brésilien ne compte pas Walt Disney ni Steven Spielberg parmi ses maîtres à penser. Dans **The Constant Gardener** [**La Constance du jardinier**], basé sur un roman de John LeCarré, la tension ne se relâche pas un instant. Justin Quayle, diplomate britannique mineur (et jardinier amateur), interprété par Ralph Fiennes, contracte un mariage tardif et quasi impromptu avec une femme beaucoup plus jeune, Tessa (Rachel Weisz), activiste, pacifiste, altermondialiste. Follement amoureux, Quayle ne peut

toutefois s'empêcher de s'interroger sur les motivations de Tessa : l'a-t-elle séduit seulement pour l'accompagner au Kenya et avoir accès aux cercles qu'il fréquente (le haut-commissariat britannique, les hommes d'affaires qui gravitent autour...) ? Malgré une grossesse avancée, elle enquêtera sur une multinationale pharmaceutique qui met à l'essai un nouveau médicament contre la tuberculose sur la population des bidonvilles, sous couvert de vaccination. Comme Tessa est assassinée dès les cinq premières minutes, une bonne partie du film est narrée sous forme de *flashbacks* aux transitions maîtrisées. Le personnage de Fiennes reprendra l'enquête de son épouse, exhumant trahisons, complicités sordides et complots avec millions à la clé, rencontrant toutefois des alliés discrets et inattendus. On a intérêt à ne pas s'endormir car c'est tissé serré – mais s'endormir est bien la dernière chose qui risque de nous arriver, et pas juste à cause de l'intense trame musicale d'Alberto Iglesias.

Meirelles a fait appel à son directeur photo uruguayen César Charlone ; il ne faut donc pas se surprendre de la parenté visuelle avec **Cidade de Deus**. Les couleurs semblent javellisées par le soleil d'Afrique, les scènes de bidonvilles ou de camps de réfugiés, tournées caméra à l'épaule et surexposées dans des tons d'ocre et de jaune, sont à cent lieues du documentaire touristique. Toute douceur est bannie de ces images âpres, au montage souvent haché, jamais nonchalant. Par contraste, les scènes londoniennes baignent dans le vert ou le bleu, fréquemment sous la pluie.

C'est peu dire que Meirelles livre ici un autre film fort, peut-être un peu moins bouleversant

158



Photos : Focus Features

que **Cidade de Deus** (ceux qui l'ont vu sauront à quoi je fais allusion), mais néanmoins troublant et digne de décrocher maintes nominations aux Oscars. [DS]

Bientôt à l'affiche

Le degré d'intérêt des films à l'affiche monte sitôt que la température commence à dégringoler. Après un été décevant, un automne beaucoup plus prometteur s'annonce.

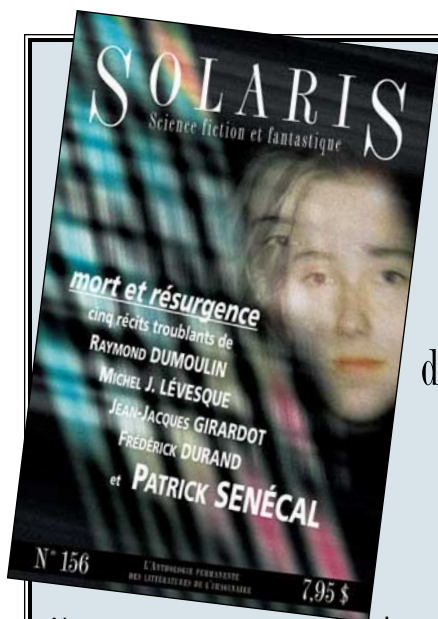
Il y a tout d'abord quelques films plus ou moins inspirés d'histoires vraies. **Jarhead** se veut une adaptation cinématographique de l'excellente autobiographie d'Anthony Swofford, vétéran de la guerre du Golfe. **Lord of War**, un peu plus romancé, examine les manigances d'un revendeur d'armes après la chute de l'empire soviétique. (Ne manquez pas la bande-annonce, sardonique à souhait : « ... *that's one firearm per every twelve people on the planet. The only question is: how do we arm the other eleven ?* ») **Domino**, dont la sortie était originalement prévue pour le mois d'août, s'intéresse aux aventures d'une criminelle californienne décédée depuis le tournage du film.

Impossible de parler de trois mois dans la vie d'Hollywood sans parler de quelques suites ! D'où l'arrivée prochaine de **The Legend Of Zorro** (pour les fans d'Antonio Banderas et Catherine Zeta-Jones), **Saw 2** (pour ceux qui aiment le suspense dégoûtant) et **Transporter 2** (pour les inconditionnels des scénarios de Luc Besson, s'il y en a.)

Dans un registre un peu plus « original », on notera le retour de David Cronenberg à l'écran avec **A History Of Violence**, un thriller en apparence tout à fait ordinaire. Jodie Foster tentera de faire oublier **Red Eye** avec **Flightplan**, un autre film à suspense « volant » ! Finalement, bronzage, adolescents, plongée sous-marine et trésors fabuleux sont au rendez-vous dans **Out of the Blue**.

Sur ce, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.



Science-fiction
Fantastique
Fantasy

Tous les genres de
l'imaginaire se
donnent rendez-vous
dans

Solaris

Abonnement
(toutes taxes incluses) :

La première revue francophone de
science-fiction et de fantastique en
Amérique du Nord

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis. : 27 \$us

Europe (surface) : 32 euros

Autre (surface) : 40 \$

Europe (avion) : 35 euros

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens, américains**
et en **euros**. On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur www.revue-solaris.com

Par la poste :

Solaris : C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6

Par téléphone : **(418) 525-6890** Par télécopie : **(418) 523-6228**

Autres pays, commandes spéciales, questions, s'informer à :
solaris@revue-solaris.com

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :



ENCORE DANS LA MIRE

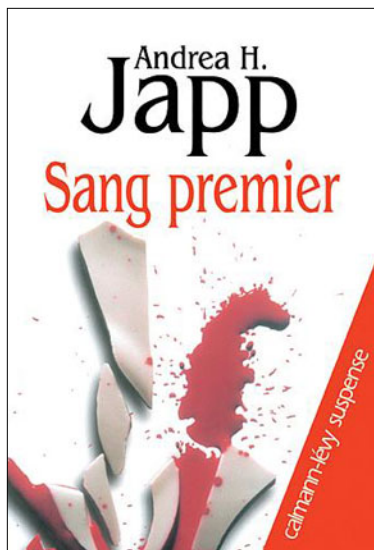
de

Christine Fortier, Jean Pettigrew,
Norbert Spehner, François-
Bernard Tremblay

Relation empoisonnée

Andréa H. Japp poursuit les aventures d'Helen Baron — alias Julia Holmer puis Constance Wilson — dans ce troisième thriller, qui n'est pas spécialement captivant sans être totalement dénué d'intérêt. En fait, une mise en garde s'impose : ceux et celles qui n'ont pas lu *De l'autre, le chasseur* (2001) et *Un violent désir de paix* (2003) devraient assurément le faire avant de plonger dans *Sang Premier*. Ils bouderaient sinon une grande partie de leur plaisir, puisque l'auteure a construit au fil des ans des personnages qui poursuivent leur évolution d'un roman à l'autre. Et Andréa H. Japp ne prend pas la peine de revenir sur les événements passés ; elle ne fait que les évoquer, et même si on finit par comprendre de quoi il retourne, on ne réalise pas toujours leur portée. D'où mes réserves par rapport à ce roman, dont le tueur en série — particulièrement intelligent, beau, retors et crapuleux — est l'un des criminels les plus recherchés des États-Unis.

Cordell Taylor-Caedon est pourtant libre d'aller à sa guise, et bien déterminé à retrouver son épouse, Julia Holmer. Cette dernière s'est réfugiée dans un petit village d'Écosse afin de refaire sa vie à la suite de son précédent affrontement avec Cordell. Cependant, au lieu de repartir à neuf sous le nom de Constance Wilson et d'oublier son horrible passé, Julia rumine sans fin. Chacune de ses pensées est tournée vers le passé, elle tente encore de comprendre comment elle a pu aimer un homme comme Cordell, qui a tué sans pitié une trentaine de personnes, dont ses parents et sa chère nounou. Les autres protagonistes de *Sang Premier*, l'analyste informatique Nina Kreoger, Dougray J. Doyle, du FBI et sa collègue Esperanza Lorca, sont eux aussi obnubilés par Cordell. De toute évidence, ils n'arrivent pas à se remettre des événements survenus dans *Un violent désir de paix*. Eh bien, ça tombe pile puisqu'ils auront bientôt une nouvelle occasion de traquer Cordell. Après une accalmie, il s'est remis à tuer pour tester le



piège qu'il a mis au point dans le but de capturer Julia. Bien évidemment, son ex-épouse s'y jette sans hésiter, convaincue d'avoir une chance de l'abattre.

Avec un grand sens du détail, l'auteure française et toxicologue de formation — elle a notamment travaillé pour la NASA — met en scène des personnages torturés par la vie et tellement portés sur l'auto-analyse que cela en devient harassant. On aimerait qu'ils agissent un peu plus au lieu de constamment réfléchir au pourquoi du comment. Cela étant dit, *Sang Premier* n'est pas exempt de suspense. C'est même pour cette raison qu'on poursuit notre lecture jusqu'à la conclusion de l'histoire, que l'auteure a laissée ouverte. On peut donc s'attendre à retrouver Julia, Dougray, Espy, Nina et Dame Sara Chifley-Stanton dans un prochain roman. (CF)

Sang Premier

Andrea H. Japp

Paris, Calmann-lévy (Suspense), 2005, 380 pages.

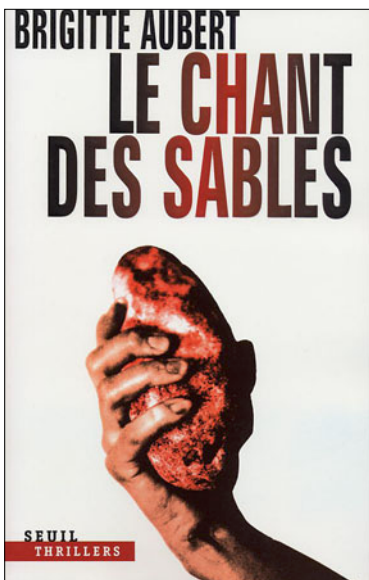


Quand le thriller s'ensable...

Premier mystère : que vient faire ce roman d'aventures de pseudo-fantasy, de pseudo-science-fiction, dans une collection de polars, avec l'étiquette thriller ? Deuxième mystère : comment peut-on écrire de telles inepties au début du XXI^e siècle ?

Le Chant des sables, de Brigitte Aubert, est un de ces ovnis (para)littéraires qui commencent comme une sorte d'archéo-polar à la Indiana Jones — la découverte d'étranges pierres gravées au cœur du désert iranien —, pour virer au thriller d'intrigue internationale — accidents incompréhensibles, faux militaires, terrorisme, massacres — avant de sombrer dans un mauvais récit de science-fiction qui rappelle vaguement (et en nettement moins bon) les romans d'Abraham Merritt et cie.

Dès les premières pages, nous rencontrons Roman, le guide d'une petite expédition scientifique chargée de retrouver les vestiges de l'âge du bronze en Asie centrale. Quand ces savants personnages découvrent d'étranges



pierres gravées, les ennuis, les déboires s'accroissent. Et c'est là que le bât blesse... Il arrive tellement de trucs en très peu de temps qu'on finit par ne plus y croire et on décroche très vite. Encore plus quand on finit par découvrir le thème central de cette histoire sans queue ni tête: la vengeance des Néandertaliens contre la race humaine. En effet, ils ont survécu et attendaient le moment favorable pour revenir et régler leurs comptes. Après l'islam radical, Ben Laden et les kamikazes, voilà autre chose ! Peut-être que je n'ai plus l'âge pour embarquer dans ce genre de truc tiré par les cheveux, avec grandes prêtresses, vilains à volonté, menaces apocalyptiques, cultes secrets et tout le bazar.

Bref, *Le Chant des sables* est un roman dans la tradition des pulps, un livre qui s'est trompé de siècle. Il ne m'a pas emballé outre mesure (euphémisme) et j'ai eu beaucoup de mal à le terminer. (NS)

Le Chant des sables

Brigitte Aubert

Paris, Seuil, (Thrillers), 2005, 342 pages.



Wagons morts... au feuilleton

Georges-J. Arnaud n'a plus vraiment besoin de présentation. Auteur de polar depuis 1952, il a lancé en 1980 la saga d'anticipation *La Compagnie de glaces* (98 titres en 25 ans), série pour laquelle il vient d'ailleurs d'écrire le chapitre final qui paraîtra en novembre 2005. Arnaud, qui n'a jamais arrêté de publier du polar, compte maintenant s'y remettre à temps plein, histoire, peut-être, de rattraper le temps perdu... en polar, cela s'entend !

En attendant, on peut se régaler de cette commande que lui a passé l'éditeur Roger Martin (anciennement de chez Encre) pour sa nouvelle collection Wagons-livres aux éditions Quai N° 3, qui n'aura eu le temps que de

compter cinq romans puisqu'elle est déjà défunte.

La famille Herkinson est à l'abandon. Depuis que le père, que tous sans exception appellent l'Américain, est parti se remarier aux États-Unis, Astrid, la mère, n'a pas vraiment réussi ses rencontres amoureuses, surprotégé par Manuel, l'aîné, les jumeaux Julien et Julia et Zoup, le vieux chien handicapé qui aime bien les Smarties. Un soir de match de l'OM (Olympique de Marseille) au stade Vélodrome, Manuel, devenu handicapé mental à la suite d'un accident de scooter et qui aime jouer avec des petites autos, se perd dans le train (TER) Toulon-Marseille. Julien, qui l'accompagnait, ne s'est pas aperçu que son grand frère ne le suivait plus. Toute la famille et la police se mettent à la recherche du disparu que le désagréable voisin, monsieur Labartin, accuse d'avoir ouvert le poêle au gaz dans sa maison pour y causer une explosion qui l'a défiguré. De plus, Labartin menace la famille d'intéresser la police aux produits dangereux que renferme leur vieille usine désaffectée, dont les jumeaux n'ont pas le droit de s'approcher. Et ajoutons à tout cela la disparition du chien Zoup et la mère qui commence à s'absenter un peu trop souvent le soir au goût de Julien. Lorsqu'un jeune garçon trouve une petite auto ayant appartenu à Manuel et Julia, puis qu'une des Smarties du chien est retrouvée dans un endroit inhabituel, les recherches prennent une nouvelle tournure...

Un psychanalyste aurait bien du plaisir à se pencher sur le cas de la famille Herkinson, car il semble bien que l'absence de figure paternelle y ait posé un problème de castration non résolu. Toutes les explications meurtrières émergent de ce constat. Digne des meilleures romans qu'Arnaud a publiés dans la défunte, mais ô combien importante collection Spécial Police du Fleuve Noir, ce court roman se lit d'un trait.

Vivement le retour d'Arnaud à son genre de prédilection, le polar. (FBT)

Les Indésirables

Georges-J. Arnaud

[S.L.], Quai N° 3 (Wagons-Livres), 2005, 122 p.



Arnaud un jour, Arnaud toujours !

L'important journal belge *Le Soir* s'est lancé dans l'aventure éditoriale de petits polars en publiant la « Collection noire », dans laquelle il décidait dernièrement de rééditer le dernier polar de G.-J. Arnaud paru au Fleuve Noir (en 2000), *Spoliation*.

Bachir, Louette, Mick et Zon, des jeunes paumés sans grand avenir, ont trouvé l'endroit idéal à squatter : la partie condamnée de l'immense appartement de Daisy, une vieille veuve quasi abandonnée par ses enfants, les jumeaux René et Léontine. Une partie de l'appartement est peut-être condamnée, mais

elle recèle d'incroyables richesses du passé et se révèle l'endroit idéal pour ces jeunes. Afin de s'assurer qu'on ne leur mettra pas la police au cul, les quatre SDF décident de terroriser la vieille d'à côté au moment où Zon, à l'insu des autres, commence à créer des liens d'amitié avec elle. Mais lorsque Mick et Louette pillent l'appartement pour revendre des draps brodés d'une valeur inestimable, les problèmes surviennent. Peut-être auraient-ils mieux valu laisser sur place ces vestiges d'une autre époque ? À force de remuer le passé, il revient au galop et Daisy, ainsi que ses jumeaux, René et Léontine, ne sont pas vraiment prêts à l'affronter.

Quel plaisir de relire ce roman qui avait reçu d'excellentes critiques à sa première parution. *Spoliation*, c'est l'écriture assurée d'un des plus grands auteurs de romans noirs contemporains, une histoire abracadabrante qui nous plonge au cœur de la Deuxième Guerre mondiale et de la déportation des Juifs. Sans oublier les révélations que Daisy fait à Zon, la jeune *squatteuse*, et qui viennent nous glacer le sang dans un final dur, très dur. Une histoire émouvante dont on ne ressort pas indemne.

Voilà un bon roman pour ceux qui n'ont encore jamais pris contact avec Arnaud. Il faut en profiter, car ses polars disponibles se font de plus en plus rares. (FBT)

Spoliation

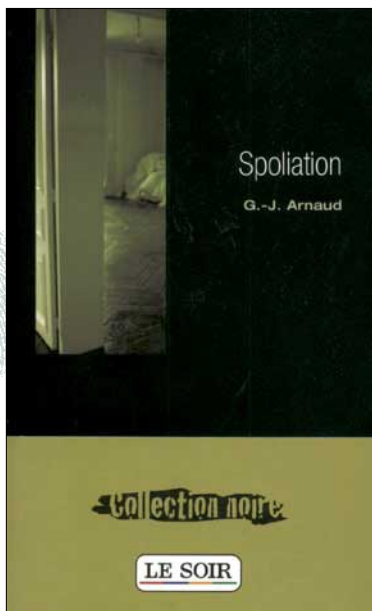
G.-J. Arnaud

[S.L.], Paperview-Le Soir (Collection noire 16), 2004, 167 pages.



Jibé Pouy est mort... je l'sais, je viens de le croiser à Paris

Autre épisode chaotique dans le feuilleton interminable du Poulpe. Chaque fois que l'on croit la série définitivement terminée, le Seuil, et en particulier le liquidateur de la collection, Jean-François Platet, pousse l'audace et sorte



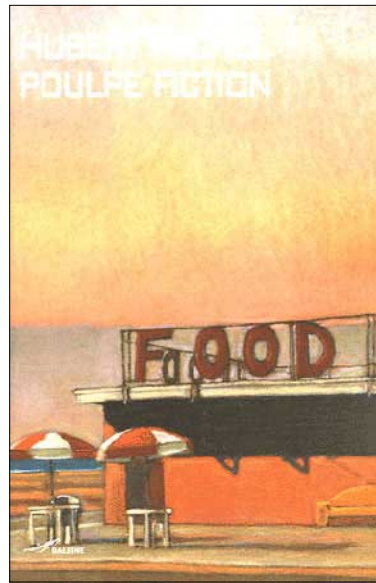
au dernier moment un nouveau Poulpe de leur manche.

Bourde monumentale dans la quatrième de couverture de ce nouvel opus, selon les nouveaux administrateurs, il s'agirait là du 249^e Poulpe publié. Eh bien non ! Il s'agit plutôt de la 249^e publication des éditions Baleine, détail que soulignait très justement Julien Védrenne sur la défunte liste mauvais-genres.com. Et selon mes propres calculs, si je me fie à différents sites Internet et à mes connaissances, il s'agirait du 161^e Poulpe à ce jour, en faisant abstraction du Krivine auxquels certains catalogues attribuent le numéro 247, alors qu'il n'a jamais vu le jour.

Gabriel Lecouivreur dit Le Poulpe (enfin, ce qu'il en reste car il n'est plus très fortiche, le Gaby) débarque au Nouveau-Mexique. Pour y faire quoi ? Il ne le sait pas lui-même. Pourtant, une chambre a été réservée pour lui à l'hôtel et son bienfaiteur n'a pas négligé d'abandonner dans sa chambre un gros sac bien rempli de beaux billets. On s'occupe aussi de lui fournir un flingue. Mais dans quelle galère le Poulpe s'est-il encore embarqué ?

De plus en plus schizophrène (ça date des derniers épisodes), il entend une voix qui le guide plus ou moins dans le comportement qu'il doit adopter. En tout cas, ça ne l'empêche pas de s'enfiler quelques Budweiser dans son gosier un peu trop sec — c'est peut-être dû aux dunes de sable blanc — et de commencer à s'inquiéter des disparitions de quelques personnes qui l'entoure.

Oh la la ! Quel massacre ! Non mais, quel massacre ! *Poulpe fiction* n'a rien à voir avec *Pulp fiction* ! Le roman est quasi illisible tellement il est mal écrit. La structure est aussi défaillante que le reste. Sauf peut-être quelques pages vers la fin, qui ressemble à un semblant d'enquête. Et la bible (le cahier des charges) dans tout ça ? Niet ! mis à part quelques mentions de Cheryl et Gérard, et la petite fin qui se passe au Pied de porc. En



fait, le seul intérêt du roman réside dans le retour du Poulpe au bistrot de Gérard, à Paris, où Gabriel décide de flinguer, devant Cheryl et Gérard, son propre créateur, Jean-Bernard Pouy. Tuer le Père. La symbolique est assez puissante puisque si le but de Platet et du Seuil est d'assassiner le Poulpe et de mettre fin à la série (en tout cas, les dernières parutions semblent nous amener sur cette malheureuse voie), ils viennent bien de rater le bateau, car le père Pouy mort sans avoir réglé son compte à sa créature, Gabriel Lecouivreur devient donc éternel.

Est-ce un message à Jean-Bernard Pouy pour lui signifier qu'il n'écrira jamais SA fin qu'il avait prévue pour Gabriel Lecouivreur ? SA fin dans lequel le Poulpe devait disparaître sans qu'on sache trop s'il a passé l'arme à gauche ? Une chose est certaine, Pouy ne la publiera sûrement pas au Seuil ! Le gros éditeur joue d'ailleurs un drôle de jeu, un jeu que les amateurs du Poulpe, ou en tout cas ce qu'il en reste, n'aiment pas beaucoup. Pourquoi ne pas laisser le soin aux maîtres

d'œuvre de la série d'y mettre un chapitre final ? Ne serait-ce que pour saluer les vrais fans, frustrés, et les laisser goûter un dernier épisode d'un personnage qui leur a fait vivre de belles aventures. Allez ! Tuez Gabriel Lecouvreur en gentleman, au moins. (FBT)

Poulpe fiction

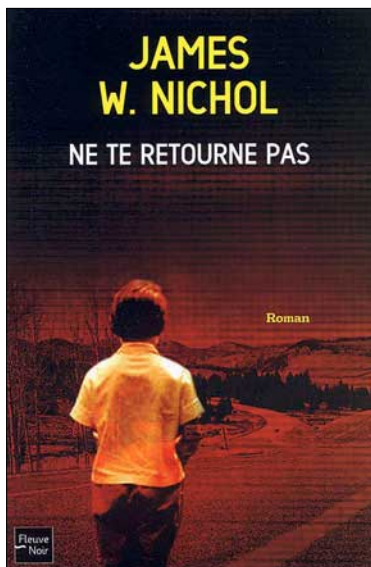
Hubert Michel

Paris, Seuil (Le Poulpe), 2005, 153 pages.



Un Canadien errant...

James W. Nichol est un dramaturge canadien qui a remporté le Prix Arthur-Ellis du meilleur premier roman avec *Ne te retourne pas* (version française de *Midnight Cab*) dont les personnages sont issus d'une pièce radiophonique à succès diffusée en trente-cinq épisodes d'une demi heure dans les années 90. Ce thriller psychologique très prenant est l'histoire d'une quête, celle de Walker Devereaux, âgé de dix-neuf ans, qui est à la recherche de ses origines, de son vrai nom et de ses parents. En 1979, l'enfant, âgé de trois ans, avait été retrouvé, seul, agrippé à une barrière de l'autoroute 69. Toutes les recherches de la police s'avérant vaines, on avait confié le gamin à diverses familles d'accueil avant qu'il ne soit adopté par les Devereaux. Ayant atteint l'âge légal pour ce faire, Walker consulte son dossier dans lequel il trouve assez d'éléments pour entamer ses recherches : une photo prise au bord d'un lac, une lettre d'une adolescente à sa meilleure amie (la mère présumée de Walker), et une destination : Toronto, où le jeune homme va s'installer, trouver un emploi (chauffeur de taxi) et une petite amie, Krista, une jolie fille handicapée qui va l'accompagner dans sa quête. Dès les premiers jours, cette dernière s'avère pleine d'embûches. Quelqu'un veut empêcher Walker de découvrir la vérité sur son identité.



En parallèle, l'auteur nous raconte l'histoire de Bobby, un jeune garçon plutôt inquiétant, aux tendances sadiques et meurtrières. Le lecteur aguerri se doute bien que le mystère qui entoure le passé de Walker et les agissements meurtriers de Bobby sont liés, que les deux récits vont finir par n'en faire qu'un. Tout cela se fait très subtilement, sans effets spéciaux ni rebondissements artificiels.

Hormis une scène du dénouement qui est un peu « forcée » (les héros de polars ont souvent de la chance !), cette histoire est très réaliste. Le moins qu'on puisse dire, c'est que James W. Nichol a fait une entrée réussie dans le monde du roman en général et du polar en particulier, avec cette histoire qui nous prend dès les premières pages, non pas tant pour l'action (pas de feux d'artifice !) qu'à cause des personnages, des dialogues et de la narration.

James W. Nichol, retenez ce nom... Un auteur à suivre. (NS)

Ne te retourne pas

James W. Nichol

Paris, Flueve Noir, 2005, 280 pages.

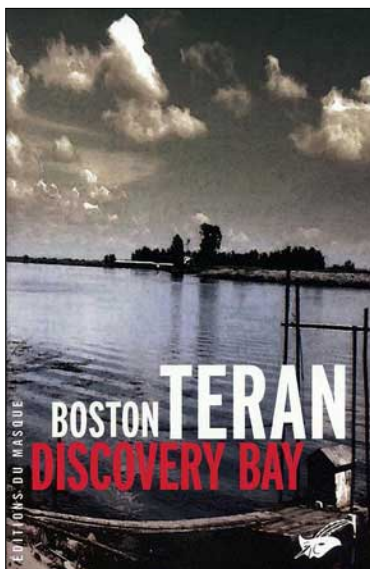


Les hauts et les bas de Boston Teran

Boston Tera (un pseudonyme) est né dans le Bronx et réside actuellement en Californie, en préservant farouchement sa véritable identité. J'ai découvert cet auteur en lisant l'extraordinaire *Méfiez-vous des morts*, un drame très noir aux accents shakespeariens. J'ai déchanté un peu avec *Satan dans le désert*, son second, pas mauvais, mais moins prenant que le premier. *Discovery Bay*, le troisième, est malheureusement le moins bon de ses récits. La quatrième de couverture nous dit que ce roman est construit sur la métaphore du labyrinthe. Cela explique peut-être pourquoi je me suis perdu à quelques reprises dans les méandres de cette intrigue un peu tarabiscotée, bâtie sur un schéma conventionnel : un étranger qui perturbe les relations et sème le chaos dans la communauté où il vient d'arriver.

Cet *outsider*, c'est Dane Rudd, un énigmatique jeune homme qui débarque pour une cérémonie du souvenir organisée en mémoire de Taylor Greene qui s'est suicidé. Dane n'est autre que la personne à qui l'on a greffé la cornée du disparu, lequel avait fait don de ses organes à la science. Très rapidement on s'aperçoit que Dane Rudd a d'autres motivations. Avec l'aide d'Essie, la petite amie du disparu, il recherche la vérité cachée derrière le prétendu suicide de son donateur. Mais la famille Greene est un véritable nœud de vipères et Dane va mettre à jour des secrets inavouables et potentiellement mortels.

Ce qui est embarrassant avec ce bouquin, c'est que quelques heures après l'avoir terminé, j'étais incapable de me souvenir de la moindre péripétie et j'avais oublié la plupart des personnages. J'ai dû recourir à des résumés trouvés sur Internet pour me rafraîchir la mémoire. Mauvais signe ! J'ai une très



bonne mémoire et je suis capable de discourir longuement sur les romans que j'ai appréciés, comme les deux précédents de cet auteur. Mais là, ce fut le blocage. Comprendons-nous bien... Ce roman noir, qui est aussi un récit d'amour, ne manque pas d'intérêt, mais une intrigue quelque peu sinieuse, des protagonistes principaux trop stéréotypés et la multiplication des personnages secondaires, tout cela nuit à la qualité de l'ensemble. Plus grave, il manque ici cette cruauté extrême, cette noirceur délétère qui donnait du relief et du mordant à ses œuvres précédentes. Il ne faudrait surtout pas que Boston Teran s'embarque... (NS)

Discovery Bay

Boston Teran

Paris, Le Masque, 2005, 430 pages.



Papy fait de l'espionnage...

Charles McCarry est un des maîtres du roman d'espionnage. Ancien journaliste et

agent secret pour la CIA (avec des missions en Afrique et en Asie) il connaît parfaitement les rouages du métier d'agent secret. Il a profité de son expérience sur le terrain pour écrire une série de thrillers, dont *Les Larmes de l'automne*, où il tentait d'expliquer l'assassinat du président Kennedy à Dallas. On sait que Robert Littell, un autre as du roman d'espionnage, a fait un retour fracassant au roman avec son chef d'œuvre, *La Compagnie*. Après vingt ans d'absence, Charles McCarry retrouve l'univers de son héros Paul Christopher, l'agent secret aussi expert en bons vins qu'en affaires.

En ce qui me concerne, ce retour est une grande déception. *Old Boys* est une invraisemblable *jamesbonderie* qui veut nous faire croire que des anciens de la CIA peuvent voyager à travers le monde allégrement, de la Chine au Brésil en passant par Rome, Tel Aviv, Budapest, Moscou, combattre des extrémistes islamistes dans le désert, affronter la mafia russe et déjouer les services secrets américains comme au bon temps de leur jeunesse (Ce sont des petits vieux !). Et tout ça

dans une intrigue labyrinthique qui ressemble à une mauvaise salade russe où l'on retrouve pêle-mêle d'anciens nazis (dont le sinistre Heydrich), des Arabes mal intentionnés dirigés par un Ben Laden de service, des armes nucléaires dérobées, des Tchétchènes revanchards, des Communistes chinois enrégés, des Israéliens, des peintures de valeur, des trafiquants d'œuvres d'art et, ombre du *Code da Vinci*, un mystérieux manuscrit biblique, *Le Manuscrit de l'Amphore*, dont le contenu révélé pourrait bouleverser la Chrétienté !

Au milieu de tout ça, les pépés espions échappent à des embuscades, font le coup de feu, le coup de poing, massacrent leurs opposants à mains nues ou à coup de pistolets mitrailleurs, sans le moindrement être incommodés par l'âge de leurs artères. Bref, ça ressemble plus à du mauvais Ludlum qu'à du LeCarré.

C'est divertissant (à la rigueur), mais on ne croit pas une minute à cette pochade tirée par les perruques ! (NS)

Old Boys

Charles McCarry

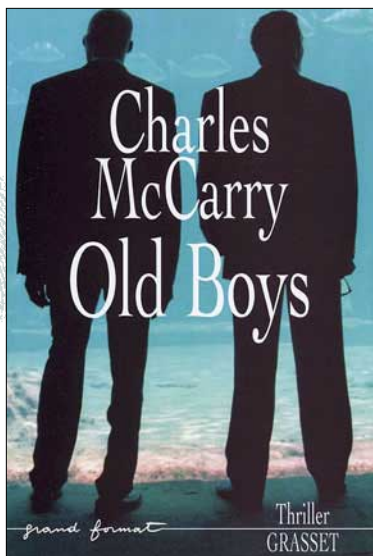
Paris, Grasset, (Thriller), 2005, 484 pages.

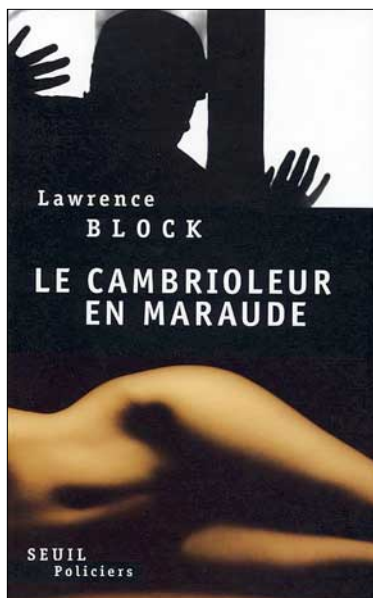


Bernie et les coïncidences heureuses

Lawrence Sanders est un vétéran de la littérature policière qui a reçu toutes les distinctions possibles, publié une bonne cinquantaine de romans, avec plusieurs séries dont les héros se nomment Evan Tanner, Matt Scudder, ou Bernard « Bernie » Grimes Rhodenbarr. *Le Cambrieur en maraude* est le dixième récit de la série des Bernie Rhodenbarr, un spécialiste du livre ancien, gentleman-cambrieur à ses heures.

Dans ce roman de facture légère, le héros se lance dans une aventure tout à fait rocambolesque, riche en coïncidences extraordinaires. Les amateurs de littérature policière n'ignorent





pas le fait malheureux que souvent, trop souvent hélas, certains auteurs gâtent la sauce en employant le vieux truc de la coïncidence qui leur permet d'échapper au piège narratif dans lequel ils se sont fourrés. Ici, l'emploi de cette échappatoire ennuyeuse (qui ressemble parfois à de la tricherie) est *volontaire*. Il y a plusieurs de ces situations improbables et l'auteur les souligne, s'en moque joyeusement tout en relançant son intrigue de manière subtile et drôle. Rien que pour ça, ce roman mérite qu'on s'y intéresse.

De plus, il y a une galerie de personnages assez excentriques dont Carolyne Kaiser, la copine de Bernie, une lesbienne qui gagne sa vie en toiletant les toutous, et le flic Ray Kirschman qui aime bien Bernie, mais bien entendu désapprouve ses activités criminelles. Lawrence Block se paie même le luxe d'une finale à la Agatha Christie. En effet, après une aventure mouvementée impliquant un viol, plusieurs meurtres, un redoutable criminel de guerre letton et beaucoup de clins d'œil à

la littérature policière, Bernie réunit les vingt-deux protagonistes dans la salle de séjour du principal suspect et, à la manière d'Hercule Poirot ou de Charlie Chan, il se met à spéculer sur l'affaire, explique le rôle de chacun, émet des hypothèses en espérant que le véritable coupable se trahisse. Tout cela dans une scène plus burlesque que tragique, avec des résultats spectaculaires.

Le Cambrioleur en maraude n'est pas un grand roman policier, mais c'est un récit intelligent, agréable et divertissant, à déguster entre deux romans plus noirs. (NS)

Le Cambrioleur en maraude

Lawrence Block

Paris, Seuil, (Policier), 2005, 322 pages.



Plus de science que de suspense

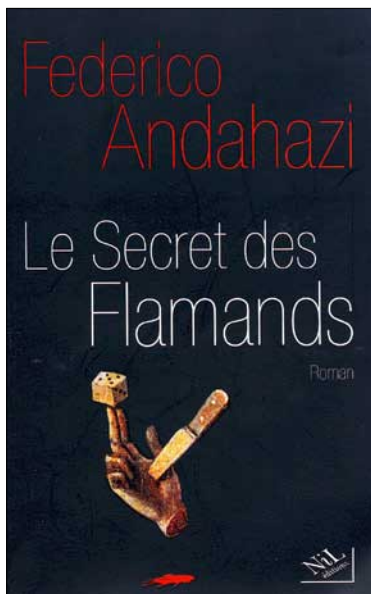
Qu'est qu'un polar *érudit*? On peut dire que ce type de récit policier a été initié par Umberto Eco quand il a publié *Le Nom de la Rose* en 1980. Dans ce genre de livre, l'intrigue policière (efficace dans le cas d'Eco) n'est souvent qu'un prétexte pour que l'auteur étale ses connaissances pointues dans un domaine particulier de la littérature, des arts ou des sciences. *Le Maestro à la tête fracassée*, de l'italien Hanz Tuzzi et *Le Secret des Flamands*, de l'Argentin Federico Andahazi, en sont de bons exemples.

Sous le pseudonyme de Hans Tuzzi se cache un grand érudit, un bibliophile de réputation internationale. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que l'intrigue de son roman se déroule en grande partie au sein du monde occulte des marchands et collectionneurs de livres. À la page 219, l'auteur écrit : « S'il y avait quelque chose de superflu dans cette enquête peu ordinaire, c'étaient les digressions ». Tentative d'humour? On ose l'espérer car sans ces fameuses digressions portant sur le commerce, le trafic de livres rares, le bouquin

n'aurait plus beaucoup de pages. Oui, certes, le commissaire Melis (héros de la série) a un premier cadavre sur les bras et mène une enquête de routine à Milan. Mais dès que la piste le mène auprès des marchands de livres anciens, le suspense s'étirole et de longs développements sur ce monde un peu mystérieux viennent ralentir une action déjà très peu trépidante.

C'est certainement passionnant pour qui s'intéresse aux livres anciens, mais l'amateur de littérature policière doit prendre son mal en patience. L'enquête sera longue, riche en savoir, mais pauvre en action.

C'est encore plus évident dans *Le Secret des Flamands*. L'histoire se passe à l'aube de la Renaissance alors que Monterga, un peintre florentin, et les frères Van Mander, des peintres flamands, se livrent une guerre impitoyable pour déchiffrer le code Saint Augustin, la formule de la couleur pure dissimulée dans les écrits du philosophe. Cette lutte fait des victimes. Il y a plusieurs meurtres mais pas l'ombre d'une enquête policière.



Dans ce récit criminel, ce *pol-art*, qui est un hommage à l'art et à la peinture, le lecteur est bombardé d'informations pointues sur le monde de la peinture à Florence et à Bruges. Mais — c'est là le principal problème du polar érudit — l'intrigue n'est guère passionnante et, dans le fond, plutôt secondaire. J'irais même jusqu'à affirmer que la mention « roman policier très original » de la quatrième de couverture est discutable. Roman ? Certes... Original ? Peut-être... Policier ? Pas vraiment... Plutôt une encyclopédie de poche de la peinture, avec parfois comme dominante la couleur rouge sang ! (NS)

Le Maestro à la tête fracassée

Hans Tuzzi

Montréal, Libre Expression, 2005, 391 pages.

Le Secret des Flamands

Federico Anhanzi

Paris, Nil, 2005, 260 pages.



Noire Écosse

Une jeune fille de bonne famille, Flip Balfour, qui disparaît, un cercueil de bois miniature qui est trouvé sur la propriété familiale, un mystérieux Quizmaster qui sévit sur Internet, puis la découverte du corps de Flip dans un endroit surprenant, et voilà l'inspecteur Rebus qui rempile pour une nouvelle enquête dense, complexe, où s'entremêlent, comme à son habitude, les vicissitudes de sa vie personnelle et celles de la ville d'Édimbourg. Et de nouveau, c'est un peu cette ville, avec laquelle Ian Rankin est manifestement en amour, qui de nouveau se taille la part belle dans ce roman au rythme lent, mais qui ne permet pas au lecteur de s'ennuyer tant son contenu est riche. D'ailleurs, dans *La Colline des chagrins*, il devient de plus en plus évident que Rebus est la personnification même de « sa » ville, avec son passé torturé, son haleine qui fleure souvent l'alcool, ses relations difficiles avec l'autorité, ses semblables etc.

Est-ce parce qu'une partie de mes racines profondes est toujours ancrée là-bas que cet

auteur — et son personnage — ne m'a jamais déçu ? Peut-être. Mais à constater les ventes que l'œuvre de Rankin génère, je me doute qu'il y a plus que ça et vous n'auriez certes pas de difficulté à me convaincre que cet Écossais, né en 1960, est devenu, dans la dernière décennie, le meilleur auteur de polar anglo-saxon du moment présent !

Vivement la publication de l'intégral des enquêtes de John Rebus ! (JP)

La Colline des chagrins

Ian Rankin

Paris, Le Masque 2005, 525 pages.

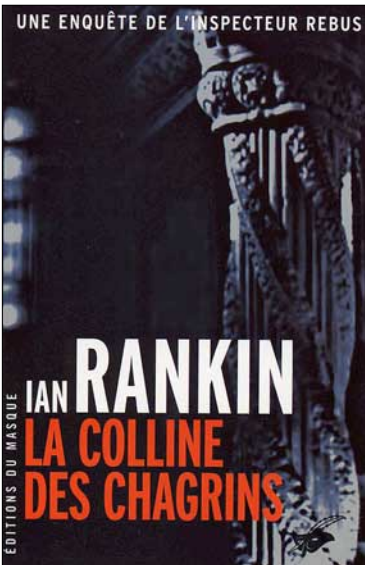


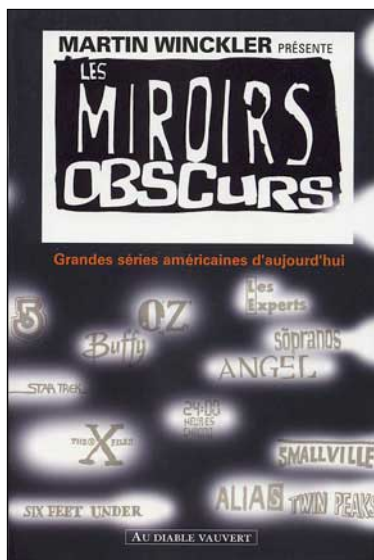
En 24 heures chrono, Les Experts envoient Buffy Six pieds sous terre

« Destinées au public adolescent (*Buffy, Angel, Smalville, Roswell*) ou à des spectateurs adultes (*Six feet under, Les Soprano*), elles font désormais appel aux techniques visuelles les plus high-tech (*Alias, 24 heures chrono*) et à des scénarios d'une grande sophistication (*Boomtown, New York section criminelle*). Cruelles et percutantes (*Oz, The Shield*) ou douces-amères (*Dead like Me*), hyperréalistes (*Les Experts, Without a trace*) ou décalées (*Twin Peak, Carnivàle*), qu'elles puisent dans la SF (*The X-files, Deep Space Nine, Babylon 5*) ou dans la réalité contemporaine (*À la Maison Blanche, Cold Case*), les œuvres décryptées dans ce livre sont les miroirs obscurs de la société américaine. » (4e de couverture).

Voilà une phrase qui présente assez bien de quoi il est question dans ce bouquin très bien fait et fort intéressant dirigé par Martin Winckler, le tout avec la facture superbe de l'éditeur Au diable Vauvert.

On ne parle pas de thèse universitaire ici. Plutôt d'un panorama analytique. L'essai est rédigé par l'amateur passionné pour l'amateur de téléseries. On y apprend moult détails, du plus banal au plus croustillant. Outre la tourné





individuelle de chacune des séries, on a droit à un entretien avec Rene Balcer, créateur, producteur et scénariste de la série *Law & Order*; un article intéressant signé Alain Carrazé nous informe sur comment on produit des séries à Hollywood et nous permet de mieux cerner les combats que se livrent les grands réseaux entre eux. Puis quatre auteurs s'intéressent et analysent la vie des séries en France ou ironiquement, comment on les dénature en ne respectant pas l'ordre de parution initiale. Un ouvrage de référence indispensable, donc, pour le néophyte et l'amateur.

Mais qu'est-ce que cela vaut ? Avons-nous un moyen de vérifier le travail effectué par le spécialiste amateur qui nous dégage les grandes lignes d'une série par son analyse ? Personnellement, je ne suis pas toutes les séries présentées dans *Les Miroirs obscurs* et je veux bien donner ma confiance quasi aveugle quand tout semble bien fait. Et même si j'ai adoré ce livre et que je le consulte régulièrement depuis que je l'ai entre les mains, un détail continue de m'agacer. Ceux qui me

connaissent savent que je m'intéresse fortement à la série *CSI/Les Experts*. Or, je ne peux m'empêcher de souligner le fait que Brice Ferré et Mélanie Zaffran n'ont pas trop vérifié leurs sources lorsqu'ils avancent que les Experts « ...disposent ainsi d'une grande quantité d'appareils ou d'accessoires qui sont loin d'être des gadgets, car à aucun moment on a l'impression que les instruments utilisés sont là pour impressionner et non pour élucider l'affaire. Dans *Bully for you* (saison 2, ép. 1), Warrick recourt à un appareil électronique dernier cri pour déceler des odeurs. De son côté, Catherine utilise une méthode de grand-mère, une paille et une pipette remplie de craie. L'ustensile de Warrick se révèle peu fiable face à la technique éprouvée de Catherine... » (p. 241). Je veux bien être d'accord avec eux sur le rôle des nouvelles technologies dans cette série, mais l'exemple utilisé est très boiteux, et mal cité en plus. D'abord, l'épisode *Bully for you* est plutôt l'épisode 4 de la deuxième saison donc (saison 2, ép. 4). Puis ce n'est pas Catherine qui dit à Warrick d'utiliser la méthode de grand-mère, mais bien Gil Grissom. C'est déjà pas mal, mais il y a plus : on essaie de nous dire ici que la vieille méthode est plus efficace que l'ancienne alors que c'est précisément à cause du logiciel qui accompagne le nouvel appareil qu'utilise Warrick que l'on réussira à identifier le parfum *Chanteuse*, qui aidera nos experts à mettre le doigt sur le bon suspect. Grissom fera même une demande de plusieurs milliers de dollars à l'État à la fin de l'épisode pour justement faire l'acquisition du matériel que Warrick mettait à l'essai.

Je ne veux pas faire le procès du livre. Peut-être est-ce la seule erreur qu'il contient... Néanmoins, ce livre est une extraordinaire source de trouvailles de toutes sortes pour tous les amateurs de télé séries. (FBT)

Les Miroirs obscurs

Présenté par Martin Winckler

La Laune, Au diable Vauvert, 2005, 462 pages.